

CHANTAL CARASCO
Docteur de l'Université de Nantes

La perversion du pouvoir chez Saint-Réal (1643-1692)

Les personnages de Saint-Réal sont des hommes de pouvoir. Corrompu, convoité, contesté, le pouvoir dans les nouvelles historiques du savoyard prend des formes multiples mais toujours négatives. Ce pessimisme à l'égard de l'action politique tient beaucoup à une conception de l'Histoire qui place en son centre les passions des hommes. Considéré en effet comme le père de la nouvelle historique, Saint-Réal exploite la notion d'*arcana imperii* pour dénoncer la perversion de l'autorité politique.

A travers un corpus composé d'un essai, *De l'Usage de l'Histoire* (1671), et de deux nouvelles, *Dom Carlos* (1672) et *La Conjuration des Espagnols contre Venise* (1674), nous nous proposons de montrer que le pouvoir est au centre de l'œuvre romanesque de Saint-Réal.

Selon *De l'Usage de l'Histoire*, les personnages sont choisis parmi les grands de ce monde et se lancent tous dans une course effrénée au pouvoir. Passés maîtres dans l'art de la dissimulation et de la feinte, ils appliquent à la lettre les principes machiavéliques mais subissent à leur tour les vicissitudes qu'entraîne leur ambition démesurée. Leur échec final consacre les limites du réalisme politique.

Lorsque Saint-Réal rédige son traité théorique *De l'Usage de l'Histoire*, l'heure n'est plus à la contestation ouverte du pouvoir en place. L'échec de la Fronde a mis un terme à l'affrontement entre une vieille noblesse fière de son sang et les entreprises centralisatrices de la monarchie. L'élève de Varillas comprend que le pouvoir absolu a monopolisé l'usage politique de l'Histoire ; il sait qu'il ne peut rien faire en tant que simple acteur de la Cour. Pour autant Saint-Réal prétend garder le nom d'historien auquel il accorde une importance capitale. Son œuvre ne sera pas une louange de la vie exemplaire de la royauté telle que la souhaite le monarque. Saint-Réal traitera toujours des princes mais mêlera leur aspect public à leur intimité profonde ; le roi perdra de son prestige et la critique d'un pouvoir¹ fait d'illusions et de vanités pourra se déployer : « Mon sentiment est donc, puisque vous le voulez sçavoir ; que les Grands ne doivent être considerez, par le commun du monde dans l'Histoire, que comme la Tragedie ; c'est à dire, que par les choses qui leur sont communes avec le vulgaire, leurs passions, leurs foiblesses, & leurs erreurs ; & non pas par les choses qui leur sont propres & particulières, en qualité de Grands, qui sont celles que la Politique considere »².

Dans ses œuvres romanesques les personnages étudiés seront donc des rois, des princes de sang ou des nobles. Saint-Réal puise dans l'aristocratie des êtres d'apparente exception qui se révèlent aussi médiocres et parfois aussi petits dans leurs passions que le commun des mortels. Dorénavant l'histoire particulière ou secrète éclaire les désordres de l'Histoire politique et le novelliste projette dans sa création la vision pessimiste d'un monde où les grandes actions n'ont plus cours, ou du moins sont motivées par des secrets dérisoires. Et ces petits mystères

¹ On peut consulter l'article de René Démoris dans son édition critique de *De l'Usage de l'Histoire*, édition René Démoris et Christian Meurillon, Uni. De Lille III, 1980, « Saint-Réal et l'histoire ou l'envers de la médaille ». Il affirme nettement le caractère politique de l'écriture et de la lecture de l'histoire telles que les conçoit Saint-Réal.

² *De l'Usage de l'Histoire*, paragraphe 84.

l'historien-moraliste nous les dévoile dans le parcours mi-historique, mi-fictif de Philippe II roi d'Espagne et du marquis de Bedmar ambassadeur à Venise.

Dom Carlos conte les amours tragiques de l'infant et de la reine Elisabeth. Reprenant à son compte la légende noire³ d'une Espagne tyrannique et inquisitoriale, invention de la deuxième moitié du XVI^e siècle, Saint-Réal campe deux jeunes êtres magnifiques qui se révoltent contre l'organisation sociale telle qu'elle a été imposée par le pouvoir criminel du roi. Philippe II agit en véritable tyran qui abuse de son autorité selon un intérêt strictement personnel. Lorsque le despote découvre les liens secrets qui unissent les deux amants, il s'emploie à satisfaire sa vengeance meurtrière en arrêtant son fils au nom de la religion et de la raison d'Etat. Sur les ordres de son père inique, Dom Carlos se suicidera et peu après la pure Elisabeth succombera à l'empoisonnement.

Deux ans plus tard, *La Conjuración des Espagnols contre la République de Venise* prolonge le pamphlet contre l'Espagne. En 1618, un ambassadeur d'Espagne, le marquis de Bedmar, fomenta un complot pour renverser la libérale République de Venise. Dans cette narration de la préparation puis de l'échec de la conjuration, Saint-Réal traduit une pointe d'admiration pour la personnalité séduisante, mais ô combien inquiétante de Bedmar. Le texte éclaire les zones secrètes des hommes de pouvoir qui associent manipulation et corruption pour satisfaire leurs ambitions politiques. Qui est véritablement l'énigmatique marquis de Bedmar, un talentueux diplomate qui obéit aux ordres de l'hégémonie hispanique ou un dangereux maître d'œuvre de ses passions intérieures?

Ainsi les différents protagonistes des nouvelles de Saint-Réal orientent par leurs actes la lecture politique de l'univers de Clio selon les principes machiavéliques. Au XVI^e siècle *Le Prince* de Machiavel rompt avec l'idéal cicéronien et la conception humaniste de la politique. Utilisant l'*arte dello stato* de l'Etat, le prince pourvoit à ses propres intérêts et absolutise l'Etat. La nécessité fait loi et la moralité importe peu. Telle est la lecture habituelle de l'œuvre de Machiavel. En réalité le maître florentin invite simplement les gouvernants à s'adapter aux rigueurs du changement⁴ ; il refuse de condamner l'attitude du prince et la qualifie même de lucide et de pragmatique: « Aussi faut-il qu'il ait un esprit disposé à tourner selon que les vents de la fortune et les variations des choses le lui commandent, et comme j'ai dit plus haut, ne pas s'écarter du bien, s'il le peut, mais savoir entrer dans le mal, s'il le faut »⁵. L'artifice tel que le définit *Le Prince*, fait partie de la *virtu* alors que Saint-Réal appartient à ce courant anti-machiavélique qui dénature la pensée originale du florentin et voit de la malignité dans sa conduite du monde.

Déjà présents dans *De l'Usage de l'Histoire* les thèmes de l'apparence et de la manipulation annoncent l'engagement machiavélique des personnages de fiction. La première attaque vise le peuple, cette masse informe que le Prince modèle à sa guise. Le peuple est assimilé à une bête incapable de démêler le juste de l'apparence ; soit elle commet par bêtise et ignorance les pires exactions, soit elle

³ Cf. Ivan Cloulas, *Philippe II*, Fayard, 1992 et Joseph Perez, *L'Espagne de Philippe II*, Fayard, 1999.

⁴ Pour une définition complète de l'art de bien gouverner, *l'ars regnandi*, selon Machiavel, consulter Michel Senellart, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Ed. du Seuil, 1995.

⁵ *Le Prince* (1513), édition d'Yves Lévy, GF Flammarion, 1992, chap. XVIII, p. 143.

est dirigée habilement par le politique dans le sens où va son intérêt. Saint-Réal donne l'exemple d'Amyot, percepteur de Charles IX, soupçonné d'appartenir à la religion protestante et contraint de quitter Paris. L'auteur fait ensuite un éloge des gens de lettres, sujets à toutes les oppressions : « c'est de tout tems, que le Peuple, ennemi naturel des Sçavans, les a condamnez sur les plus legeres apparences. Tous ceux, qui ne se jettent pas comme lui dans les excez opposez aux innovations, passent pour des monstres à ses yeux. Cette bête n'entre dans aucune discussion des choses mêmes, dont elle juge le plus criminellement. Aussi n'est elle pas capable de démêler ce que les nouvelles Sectes ont d'innocent d'avec ce qu'elles ont de méchant »⁶. La deuxième cible concerne l'utilisation de la religion. Tout repose comme l'a dit Machiavel sur l'apparence de l'acte ou du sentiment que l'on veut présenter au peuple et sur l'extrême crédulité de ce dernier. Saint-Réal semble avoir été impressionné par cette réflexion politique qu'il énonce à son tour : « il falloit sçavoir, qu'il n'est rien de si mince, ni de si superficiel à quoi la Religion du vulgaire ne soit capable de s'attacher ; que les plus grossières apparences la satisfont, &t la limitent ; qu'elle ne pénétre jamais au delà »⁷.

La politique de Philippe II ne fera qu'appliquer les principes du réalisme étatique. Tout d'abord le choix d'un monarque qui pour de nombreux historiens incarne la raison d'Etat espagnole⁸ n'est pas étranger à l'ambiance machiavélique de *Dom Carlos*. En outre Philippe II possède de nombreux traits empruntés à Tibère, prototype même du *princeps* devenu *dominus* de ses sujets. L'empereur latin par l'intermédiaire de Tacite dans ses *Annales* devient pour les partisans de la raison d'Etat le modèle princier, lui qui sait jouer à la fois sur les vertus morales et politiques. Une correspondance s'établit même entre les admirateurs de Tacite et les partisans de Richelieu. Tibère devient le champion d'une monarchie absolue avide de trouver dans l'antiquité latine un modèle de référence qui justifierait sa politique. Or le tacitisme n'est qu'une antichambre favorable à la propension du machiavélisme dans la littérature politique du XVII^e siècle⁹.

Les *arcana imperii*, la dissimulation et la violence des passions commandent les décisions de Tibère et de Philippe II. Porté au pouvoir par les manœuvres de sa mère Livie, Tibère est d'abord le maître de la feinte et s'appuie sur un langage ambigu, équivoque que ne trahit pas un visage impassible : « Il y avait dans ce langage plus de dignité que de franchise. Tibère, lors même qu'il ne dissimulait pas, s'exprimait toujours, soit par caractère, soit par habitude, en termes obscurs et ambigus »¹⁰. L'austérité de Philippe II, son art de cacher aux autres ses véritables sentiments, se retrouvent dans la manière froide et indifférente dont il traite sa jeune épouse au début de leur mariage : « Il admiroit quelquefois son bonheur en faisant reflexion sur ces choses, mais c'étoit seulement en luy-mesme, car il ne jugea pas qu'il fut de sa grandeur de laisser connoître à cette jeune personne, le foible qu'il sentoit pour elle »¹¹. Tibère sait aussi épier et percer le secret des autres

⁶ *De l'Usage de l'Histoire*, paragraphe 31.

⁷ *Ibid.*, paragraphe 97.

⁸ Cf. E. Thuau, *Raison d'Etat et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Université de Paris, Faculté des lettres et des sciences humaines, Athènes, 1966.

⁹ Sur le prestige de Tacite auprès des théoriciens politiques reprendre l'analyse d'Else-Lilly Etter, *Tacitus in der Geistesgeschichte des 16. und 17. Jahrhunderts*, Basel und Stuttgart, 1966.

¹⁰ *Annales*, édit. H. Bornecque, GF Flammarion, 1965, I, 11 p. 43.

¹¹ *Dom Carlos*, édition A. Mansau, Genève, Droz, 1977, p. 21-22.

jusqu'au point de non-retour : « les paroles, les regards, il les tournait en autant de crimes que sa haine mettait en réserve »¹². Philippe II par un seul regard jeté sur le malheureux marquis de Posa qu'il soupçonne à tort d'être l'amant de sa femme parce qu'il porte ses couleurs au tournoi royal, le condamne à mort. Ce comportement de despote qui vit toujours une existence secrète et qui prend un plaisir morbide à la souffrance de l'autre – Philippe II est doté d'une « cruauté naturelle »¹³ et d'une « inclination naturelle à répandre le sang »¹⁴ - encourage la basse adulation, la lâcheté d'une cour soumise. La série des meurtres qui marquent les premières années de l'investiture de Tibère est à mettre en parallèle avec le cortège de morts ou d'exilés qui clôt la nouvelle française.

Emule de Tibère, le monarque espagnol met aussi en pratique les théories politiques du philosophe florentin. Philippe II use de deux appuis qu'il manie avec précaution et habileté car ils sont à la fois puissants et glissants, le peuple et la religion. En véritable technicien du pouvoir absolu, Philippe II a une connaissance précise de la masse populaire et sait la diriger aux moments critiques de son règne. Lorsque Dom Carlos et le Prince de Parme s'en prennent ouvertement à l'institution catholique qui a sali la mémoire de l'empereur Charles Quint, le peuple s'emporte contre les jeunes princes. Le roi ne peut alors que temporiser en éloignant les jeunes gens sous prétexte d'une visite à l'Université d'Alcala. Saint-Réal évoque la « haine du Peuple »¹⁵, les « murmures si grands » en son sein excités par les Inquisiteurs et son animosité toujours grandissante. On voit donc un roi très tacticien, composant avec un peuple qu'il méprise mais qu'il redoute aussi. Lorsque la révolte gronde, le prince rusé sait se faire petit et apaiser la populace.

Dans un deuxième temps c'est sa jalousie qui provoque l'intervention de l'Inquisition pour supprimer Dom Carlos. Philippe II rappelle habilement à l'esprit populaire vite retourné l'affaire du testament de Charles Quint. Il suffit ensuite de confier à l'Inquisition les preuves nécessaires, à savoir les correspondances échangées entre Dom Carlos et les partisans d'une Flandre protestante libérée du joug espagnol : « Il ne douta pas qu'avec ces favorables dispositions, & les preuves qu'il avoit des intelligences de son Fils, il ne put, s'il vouloit le sacrifier impunément à sa vengeance [...] Il établit les Inquisiteurs Juges souverains entre son Fils & lui, & il protesta d'en passer par leur avis. Il savoit que la colere de ces sortes de gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur ressentiment contre le Prince aussi violent apres plusieurs années d'intervalle depuis leur demélé, que s'il n'y eût qu'un jour »¹⁶.

Enfin Philippe II pratique le coup d'Etat tel que le définit Gabriel Naudé, partisan du Cardinal et admirateur de Machiavel, dans ses *Considérations politiques sur les coups d'Etat* (1639) : « des actions hardies et extraordinaires que les princes sont contraints d'exécuter aux affaires difficiles et comme désespérées, contre le droit commun, sans garder même aucun ordre ni forme de justice, hasardant l'intérêt particulier, pour le bien public »¹⁷. Le coup d'Etat ne se confond

¹² *Annales*, I, 7, p. 39.

¹³ *Dom Carlos*, p. 99.

¹⁴ *Ibid.*, p. 150.

¹⁵ *Dom Carlos*, p. 63.

¹⁶ *Ibid.*, p. 193-194.

¹⁷ Citation des *Considérations politiques* donnée par Yves-Charles Zarka, chap. 6, p. 151-169, « Raison d'Etat, maximes d'Etat et coups d'Etat chez Gabriel Naudé », in *Raison et*

pas avec la conjuration, tentative illégale pour s'emparer du pouvoir. C'est une action du prince ou de l'Etat qui reste secrète jusqu'au dernier moment et qu'on ne peut légitimer qu'après coup. Le philosophe libertin prescrit au prince les circonstances qui rendent nécessaire l'application d'un coup d'Etat. On mesure à la liste qui défile sous nos yeux combien Naudé est un pur pragmatique. Un coup d'Etat est donc indispensable en cas de menace grave pour l'Etat de la part de groupes organisés ou de simples individus. Le prince peut aussi l'utiliser pour fonder ou préserver la monarchie, instituer des lois essentielles au bon fonctionnement du royaume et enfin « d'autoriser un homme et l'affaire dont il se mesle, de mettre en credit quelque Prince, de gagner quelqu'un ou de le porter et encourager à quelque resolution importante »¹⁸. Les dernières occasions, loin de mettre en péril la sûreté du régime, touchent de près l'intérêt particulier du monarque. Mais peu importe à celui qui prétend constituer une science politique excluant les valeurs morales.

De fait l'action du roi espagnol est extraordinaire car il ne s'agit pas moins d'arrêter son propre fils, descendant légitime et futur monarque. En outre, l'arrestation se passe en dehors des règles habituelles, le roi n'attendant pas de légitimer son action : « Il importoit pour la justification du Roi, que Dom Carlos fut pris voulant s'enfuir : mais quand on eut attendu deux ou trois heures, sans qu'il se mit en devoir de sortir, le Roy resolut de passer outre. Il ne jugea pas qu'il dust risquer toutes choses, pour une formalité »¹⁹. La justification de l'acte se fait après coup lorsque le roi découvre dans une cassette des lettres compromettantes sur les Flandres et surtout grâce au procès mené par l'Inquisition. L'affaire demeure secrète ; le roi ne fait intervenir qu'un petit nombre d'individus de son choix qui agit sur son ordre direct et verbal.

A une époque où se généralisait et se renforçait en Europe le modèle politique de l'absolutisme, Philippe II incarne le prince qui a laissé volontairement s'accroître la distance entre ses sujets et sa personne. Tyrannique et violent, le Tibère espagnol sait appliquer les ruses de l'intelligence pour se défaire de ses ennemis personnels. Sa pratique du coup d'Etat le hisse au premier rang des dissimulateurs politiques, qui privilégient le calcul de l'intelligence au détriment de la confiance et du sentiment.

En écrivant sur le thème de la conjuration, Saint-Réal semble par la suite être moins virulent à l'égard du pouvoir. Les préparatifs de la conjuration grisent le lecteur du parfum enivrant de l'aventure. C'était oublier l'esprit aiguisé de Saint-Réal pour qui la corruption et la ruse sont les bases inavouées du pouvoir. Certes le nouvelliste brosse un portrait élogieux du personnage principal de *La Conjuration des Espagnols*. Le marquis de Bedmar est « l'un des plus puissans Génies & des plus dangereux Esprits, que l'Espagne ait jamais produit »²⁰. Cet homme extraordinaire doué de sagesse et presque divin est en osmose avec un acte lui aussi extraordinaire. Suivant la tradition humaniste, Bedmar respecte la lecture des

déraison d'Etat. *Théoriciens et théories de la raison d'Etat aux XVI^e et XVII^e siècles*, PUF, 1994.

¹⁸ Cité par R. Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin, 1943, p. 547.

¹⁹ *Dom Carlos*, p. 184-185.

²⁰ *La Conjuration des Espagnols*, édition A. Mansau, Genève, Droz, 1977, p. 23.

anciens ; sa rapidité dans l'analyse d'un événement ne l'empêche pas de reconnaître ses erreurs de jugement si elles existent. C'est un fin psychologue qui sait jouer de la manipulation et de l'apparence : « Un instinct merveilleux pour se connoître en hommes : Un air toujourns gai & ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à aprocher de la naiveté : Une humeur libre & complaisante, d'autant plus impenetrable que tout le monde croyoit la penetrer : Des manieres tendres, insinuanes & flatteuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir »²¹. Le futur chef de la conjuration apparaît alors comme le seul instigateur capable de réaliser un exploit et incarne la valeur psychologique que Saint-Réal accorde à l'Histoire.

En réalité, Bedmar représente le chef idéal des conjurés tel que Machiavel le définirait : habile manipulateur du prince et des hommes, fin stratège, tous les moyens sont bons pour lui. Ainsi lorsqu'il relate son plan d'attaque aux autorités espagnoles, il insiste sur la nécessité de renverser un état corrompu où le peuple ne connaît que la tyrannie des nobles. Mais ses propos demeurent généraux et peuvent masquer, sous couvert de la libération du peuple vénitien, la volonté de mainmise espagnole. Nulle part il ne met en avant son courage et son audace et parfois le lecteur perçoit que la conjuration n'est pour lui qu'un agréable jeu d'esprit.

Alors qu'en est-il de la vertu militaire, de l'intrépidité et du souci de la gloire qui sont les marques du conjuré désintéressé ? Paradoxalement elles apparaissent moins dans le camp des nobles que dans celui des chefs des mercenaires. L'un d'entre eux, Renault, qui n'a pas la prestance ni le charisme du grand noble, aime pourtant la vertu, les hauts faits et veut rendre son nom immortel tout en regrettant toujours « ces Tems celebres où le merite des Particuliers faisoit la destinée des Etats »²². Nous remarquons alors que progressivement dans le récit l'intelligent Bedmar cède du terrain face à l'intrépide Renault. Car le véritable chef de guerre, capable de conquérir le pouvoir, est l'homme qui sait parler aux troupes. Bien sûr l'ambassadeur d'Espagne symbolise toujours le stratège militaire qui manie analyse et rapidité d'exécution. En multipliant les points de lancement de la conjuration (préparation sur terre, sur mer, à Venise même, mais aussi à Crème et à Maran), il donne l'impression d'être partout à la fois et de dominer la situation, aussi variée et dispersée soit-elle. Après un épisode malencontreux de tempête, Bedmar traite avec dextérité le report du complot et son discours²³ à ses deux bras droits, Renault et le Capitaine, est apte à transformer contre toute attente la pire des situations en une future victoire.

Mais lorsqu'il s'agit de s'adresser aux troupes, Bedmar laisse la place à Renault. Ses propos rapportés au style indirect ne sont qu'un pâle résumé de la rhétorique enflammée de son second. Ses qualités de héros s'arrêtent là car Bedmar n'est pas un homme de terrain. C'est un manipulateur qui ne fraie pas avec les troupes, limite les contacts par peur de la délation et délègue ses pouvoirs à des seconds rôles. La seule harangue²⁴ de la nouvelle est attribuée à Renault car l'art de parler qui permet de régner sur les âmes est en son pouvoir.

²¹ *La Conjuración des Espagnols*, p. 26-27.

²² *Ibid.*, p. 71.

²³ *Ibid.*, p. 213.

²⁴ *La Conjuración des Espagnols*, p. 246-257.

Un autre élément de comparaison entre Bedmar et Renault fait pencher la balance du côté du mercenaire. Lors de l'échec de la conjuration seul s'en sort Bedmar avec ses pairs, Tolède et Ossone. Saint-Réal a-t-il voulu montrer que la noblesse n'allait plus vers la mort les armes à la main ? Renault et ses compagnons se sont-ils fait piéger par le rusé diplomate ? Renault subit plusieurs fois la torture avant d'être étranglé dans sa prison et pendu en public par un pied. Malgré une fin ignominieuse au regard de l'homme d'épée, Renault ne parle pas et conserve sa dignité : « il ne dit rien de nouveau, sinon qu'il étoit un pauvre Vieillard homme de bien, de qualité & d'honneur, & que Dieu le vangeroit »²⁵. Quant à Bedmar, sa sortie de crise est peu glorieuse. Adroitement Saint-Réal suggère une mise en cause de son personnage dans la structure de l'épilogue. Le résumé des derniers moments des conjurés est encadré par la réponse superbe de Bedmar aux accusations du doge et les nouveaux honneurs attribués au même marquis quelques années après : « le Marquis de Bedmar reçut d'Espagne un Ordre pour aller servir de Premier Ministre en Flandres, & quelques années après de Rome, le Chapeau de Cardinal »²⁶.

En définitive Machiavel ne triomphe pas dans l'œuvre romanesque de Saint-Réal. L'ambassadeur d'Espagne, froid et rusé, s'il emporte l'adhésion de l'esprit, n'emporte pas celle du cœur. Il nous fascine mais nous révolte en appliquant les leçons politiques que Saint-Réal a retenues du maître florentin. Quant au personnage de Philippe II, sa fin pitoyable dans la solitude et la souffrance est la plus belle revanche littéraire sur la raison d'Etat et la perversion du pouvoir : « Enfin, Philippe II luy-mesme, apres avoir vieilli parmi les douleurs de tant de desastres, fut frappé d'une ulcere, qui engendra une quantité incroyable de poux ; dont il fut dévoré tout vivant, & étouffé quand ils ne trouverent plus dequoy se nourrir sur son corps »²⁷.

Résumé

L'œuvre de Saint-Réal est bâtie sur un essai, *De l'Usage de l'Histoire* (1671), et deux nouvelles, *Dom Carlos* (1672) et *La Conjuration des Espagnols contre Venise* (1674).

Le nouvelliste exploite la notion d'*arcana imperii* pour dénoncer la perversion du pouvoir. Ses personnages principaux – Philippe II d'Espagne et le marquis de Bedmar ambassadeur à Venise – subissent les vicissitudes qu'entraîne leur désir dévorant du pouvoir.

Ces détenteurs du pouvoir appliquent froidement les principes machiavéliques. Saint-Réal montre les limites du réalisme politique en renvoyant les adeptes du machiavélisme à un échec final.

²⁵ *Ibid.*, p. 317.

²⁶ *Ibid.*, p. 327.

²⁷ *Dom Carlos*, p. 223-224.